JUILLET 1910 TROISIÈME SÉRIE N° 7

LE VOILE D'ISIS

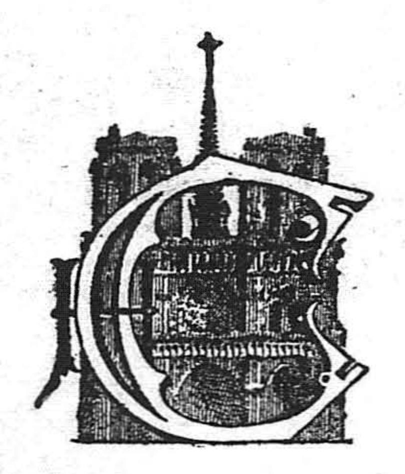
Revue mensuelle d'Etudes ésotériques, psychiques et divinatoires

Fondée par le Dr PAPUS en 1890

VINGTIÈME ANNÉE

Prix du Numéro . . . . . . 0.50 | Abonnement unique. 5 fr. par an

Directeur : SÉDIR



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

PARIS

LES CLASSIQUES DE L'OCCULTE

LA PHILOSOPHIE OCCULTE

DE

HENR. CORN. AGRIPPA

CONSEILLER ET HISTORIOGRAPHE
DE L'EMPEREUR CHARLES V.

Divisée en trois Livres

et traduite du Latin.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DU QUATRIÈME LIVRE
ET DE DIVERS AUTRES TRAITÉS

Précédée d'une étude sur la vie et l'œuvre d'AGRIPPA
et ornée d'un portrait inédit de l'Auteur.

Deux beaux volumes in-8 carré de près de 500 pages, sur papier bouffant, composés en caractères elzévir avec titres en rouge et lettres ornées, avec des figures magiques et des tableaux kabbalistiques hors et dans le texte.

En souscription : **12** fr. — A l'apparition : **15** fr.

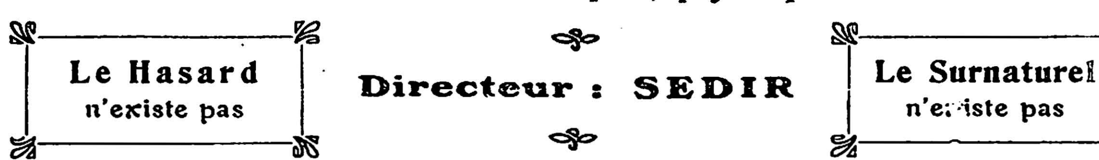
La **PHILOSOPHIE OCCULTE** est divisée en trois livres comprenant : le **premier,** 74 chapitres ; le **second,** 60 chapitres, et le **troisième,** 65 chapitres.

Le **premier livre** prend son point de départ dans l'étude des éléments et s'élève ainsi jusqu'à l'étude des trois mondes et des correspondances analogiques, base théorique de toutes les études de science occulte. La théorie des sympathies et des antipathies est longuement développée pour aborder ensuite les premiers principes d'astrologie. Les influences astrales sont décrites dans plusieurs chapitres (chap. 30 à 38) ; puis un chapitre (chap. 39) est consacré à la théorie de l'auteur sur le monde divin ou théurgie et nous abordons avec les chapitre 40 et suivants les considérations sur le monde physique et l'usage magique des substances qu'il fournit. L'étude des sciences de divination (*étude théorique*) et des procédés d'entraînement individuel est renfermée dans dix chapitres (50 à 60). Enfin, le livre se termine par la description des vertus patentes ou occultes de l'âme humaine, des moyens d'exalter ces vertus et de l'influence de l'âme de l'homme sur le monde physique d'une part, puis de l'influence du monde astral sur l'âme d'autre part.

Vingtième Année Juillet 1910 Troisième Série N° 7

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires



Le Hasard n'existe pas — Directeur : SEDIR — Le Surnaturel n'existe pas

ABONNEMENT UNIQUE : 5 FRANCS PAR AN

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose

SOMMAIRE

Les Comètes

Je saisis le prétexte d'aller voir la comète pour entraîner Andréas dans une de ces promenades nocturnes qu'il aimait presqu'autant que moi. Nous prîmes à huit heures du soir la ligne électrique des Invalides, avec quelques rares permissionnaires de la garnison de Versailles, et nous descendîmes au Val-Fleury De là, trois quarts d'heure de sentes forestières nous conduisirent presqu'au droit, sur la limite du Petit-Bicêtre, où une vaste étendue de ciel était visible et où nous pûmes examiner tout à loisir l'astre à la pâle chevelure.

La beauté de la nuit nous invita ; après avoir pris quelque nourriture à l'auberge prochaine, car nous n'avions pas dîné, nous décidâmes de nous donner le plaisir d'une course de nuit dans la forêt toute voisine, sombre et bruissante.

Quelle paix au sortir de la ville fiévreuse ; quelle fraîcheur dans l'air odorant ; la beauté de la Nature restait sereine dans

sa variété, soit que nous longions de petits étangs candides, soit que nous écartions les branches des fourrés où les bruits des bestioles nocturnes se détachaient dans l'air plein de senteurs sylvestres — soit que, débouchant sur la plaine de Villacoublay, la lune nous montrât les hautes toitures et les tourelles de la vieille ferme cinq fois centenaire.

De temps à autre, les chiens aboyaient au loin, dans les maisons forestières ; et à l'orée des avenues, nous nous arrêtions une seconde à regarder les palabres des lapins, tandis qu'Andréas faisait, à voix sourde, ses remarques sur les mœurs des bêtes et des plantes. Il me désignait la noble armoise en touffes, qui se nourrit de pierrailles et de rebuts, et l'humble pas-d'âne qui marque les changements hygrométriques, et le fier Bonhomme-Jean préparant pour la lune prochaine l'épi de sa fleur odorante et pectorale, et tant d'autres par dizaines, population paisible, multitude bigarrée et pourtant harmonieuse, aimable et familière comme la délicate clarté des ciels de l'Ile-de-France, que Corot a si bien rendus. Andréas me faisait attentif aussi aux bruits du champ, du ruisseau, et de la futaie, à un glapissement inquiet de renard, qui devait avoir grand'peur pour gâter ainsi sa chasse, à un froissement d'élytres, à un battement d'ailes.

Après avoir laissé sur notre gauche le Chêne-Sanglant et le cordon d'En-haut, nous débouchâmes sur un promontoire sablonneux, où se creusaient les trous à blaireaux parmi les bruyères, les trembles et les jeunes foyards. Un paysage d'une magique sérénité se déployait à nos pieds. La colline descendait en pente raide jusqu'à la mare des Sarcelles qui nous envoyait sa fraîcheur ; les bas-fonds de Velisy s'étendaient, semés de maisonnettes, jusqu'aux deux lignes de chemins de fer ; et plus loin, remontaient les taillis de Viroflay et de Ville-d'Avray, jusqu'aux bois de Fausses-Reposes. Le grand silence lunaire baignait les profils stylisés des collines prochaines, et des étoiles par myriades animaient les cieux immobiles.

Nous nous assîme pour fumer comme des Sachems, au grand désespoir sans doute des blaireaux et des fouines dont nous troublions sûrement le retour. Et Andréas parla, de cette voix sans timbre et sans résonnance qu'il savait prendre, quand il ne voulait pas qu'un tiers l'entendît. Il avait répondu une fois, à ma demande du motif d'une telle précaution :

— Le champ a des yeux et le bois, des oreilles.

— Toutes ces étoiles, dis-je, pourquoi ? Comment ?

— Le pourquoi, répondit Andréas, c'est le secret du Père, et il est probable qu'Il nous le dira un jour quand nous serons prêts à rentrer dans Sa maison. Le comment ? Toutes les parties de

la Création se ressemblent et se reproduisent les unes dans les autres ; seulement nous n'apercevons pas, en la contemplant, un tout continu ; nous voyons des fragments décoordonnés ; ces brisures ont une raison, et elles correspondent à d'autres brisures dans notre faculté de connaître. Ainsi, sur cette terre, nous apercevons les hommes sous un aspect d'individus, et les minéraux sous un aspect de masse ; levons au ciel intérieur les yeux de notre esprit, nous verrons les hommes ainsi qu'un ensemble compact ; levons vers le firmament les yeux de notre corps, et l'immense armée des astres nous montrera, agrandi sans mesure, le même spectacle que le microscope découvre dans la molécule. La bataille rhythmique des électrons et des ions n'est pas autre chose qu'une astronomie infiniment petite.

— De sorte que, dis-je, vous voulez me faire saisir un nouveau point de vue de l'axiome hermétique grec : Tout est dans tout. Si je comprends bi n, l'ontologie réelle énumérerait des modes d'existence : le mode arithmologique, le mode mécanique, le mode fluidique, le mode énergique, le mode astronomique, le mode être collectif, et le mode de liberté ? Et chaque forme vivante, chaque créature, morphe ou amorphe, définie ou indéfinie, consciente ou inconsciente, contiendrait tous ces modes ensemble, mais serait organisée de façon à ne percevoir que l'un d'eux chez les autres créatures au milieu desquelles elle vit ?

— Oui ; ce que tu dis-là est une sorte de réduction en table de Pythagore, ce procédé donne certainement des lueurs ; mais tout de même, ce n'est qu'un procédé ; il ne te dévoilera qu'un aspect du Vrai, assez juste et vaste cependant ; la sagesse humaine n'a d'ailleurs, aussi loin que je remonte dans les doctrines secrètes, rien trouvé de mieux. Mais l'homme redevenu pur laisse tomber ces instruments intellectuels et s'adresse sans intermédiaire aux êtres qu'il a besoin de comprendre.

— Y a-t-il une fin à cette poussière d'étoiles ?

— Oui, c'est un champ, me répondit-il, auquel le Père a fait poser des bornes : l'étoile polaire est une de ces bornes ?

— Comment ? répliquai-je, si elle est une borne, elle doit être la plus lointaine : et tous les astronomes disent que c'est alpha du Centaure qui a la plus forte parallaxe, tandis que cette étoile polaire en a une des plus faibles ?

— La terre est-elle donc au centre du monde ? dit Andréas ; et le cosmos a-t-il donc la forme d'une sphère ? Et le soleil, il n'est pas immobile.

— Voilà ce que personne ne sait.

— On ne peut donc pas juger les distances, les grandeurs et les éclats astronomiques que par rapport à nous. De plus, s'est-on demandé si, en traversant les milieux inter-astraux, les

rayons lumineux ne subissaient pas des réfractions, ou des métamorphoses, et a-t-on pu les calculer, si elles existent ?

— Pas que je sache, répondis-je.

— Tu vois donc que, pour exacte qu'elle paraisse au premier abord, la science astronomique n'est pas certaine. Son utilité est donc, en définitive, purement morale, parce qu'elle nous donne idée de notre petitesse, de la grandeur de l'œuvre du Père, et que, par les échecs successifs de ses théories et le précaire de ses découvertes, elle humilie notre vanité.

— C'est bien un peu ce que produisent toutes les sciences. Mais, alors, qu'est ce donc que tout cet univers ?

— Cet univers ? pour nous autres, ses habitants, il comporte tout ce qui existe ; en dehors de lui, il n'y a rien que le Néant ; et toutefois, si nous pouvions voir les choses du point de vue du royaume de Dieu, nous nous apercevrions que le Néant vit aussi. Ce qui empêchera toujours les métaphysiciens de s'accorder entre eux et avec eux-mêmes, c'est que ces deux points de vue coexistent dans l'âme humaine, c'est que cette âme est double, elle est à la fois créée et incréée ; et les perceptions du moi naturel et du moi surnaturel se mêlent toujours en nous.

— Il est donc inutile d'essayer à savoir.

— Pardon, docteur ; il faut essayer, de toutes nos forces, non pas pour notre satisfaction personnelle, mais par charité, si je puis dire, pour faire vivre des puissances rationnelles et intellectuelles dont le Père nous a confié le dépôt, par obéissance et par amour pour Lui.

— Mais, objectai-je, enlever à l'homme l'appât d'un profit personnel, c'est lui couper bras et jambes ?

— Oui, si l'homme ne croit pas en Dieu ; mais s'il croit, quel plus grand bonheur que d'obéir à celui qu'on aime ? Quel mobile peut donner plus d'énergie, de constance et d'enthousiasme ? Si tu es un homme, un porteur du flambeau de l'infini, ne fais pas comme ce petit renard qui vient de se défiler là en bas, derrière cette touffe ; il croit que sa seule raison d'être est de gober le plus d'œufs et de croquer le plus de poulets possible, et d'apprendre à ses petits à en faire autant. Nous autres, nous avons une autre tâche.

— Maintenant, si tu veux bien nous allons faire un somme sur ce sable où nous ne sentirons pas la rosée ; en attendant l'heure où nous trouverons vers les Bruyères de quoi déjeûner.

Après avoir dormi quelque temps, nous reprîmes notre promenade, dans le matin délicieux où la forêt tout entière brille sous la lumière claire comme une vierge qui sort de la source en secouant ses cheveux frais. Les mésanges, les roitelets, les fauvettes, les merles, les bruants, chantent à cette heure à plein

gosier ; l'air est rempli de parfums nouveaux, les feuilles sont d'un vert plus clair, le ciel d'un bleu plus délicat, et les nuages plus vaporeux. Le passé gris semble fort loin, l'avenir est aimable ; et une bénévolence paisible nous rend plus allègres.

J'essayai de reprendre l'entretien.

— Les Pouranas disent aussi, commençai-je, que l'œuf du monde nage sur un océan insondable ; mais cet océan, où sont ses bases et ses rivages ? De telles conceptions, outre que rien ne les démontre, ne sont-elles pas un peu rudimentaires ?

— Cela serait en effet, répondit Andréas, si la substance du monde était partout identique à la substance terrestre. Mais il n'en est rien. Ainsi, tout proche de nous, se promène une planète invisible, dans un autre espace que le nôtre, dont la densité est pourtant près du double de celle de cette terre ; ainsi, une projection fluidique impondérable de volonté peut agir sur une masse pesante, et combien de faits analogues je pourrais citer ; notre conscience ne fonctionne que sous les certaines conditions qui limitent pour nous le sensible ; nous ne pouvons pas nous faire une idée de conditions différentes ; elles existent cependant, à plus forte raison, ne pouvons-nous imaginer le Néant, pas plus que nous ne pouvons imaginer comment nous voyons les étoiles et tout le reste.

— Alors, c'est à se demander, si les choses existent, s'il y a autre chose que des apparences ?

— Mais oui, les choses existent ; l'homme a la vie en lui ; il ne peut pas créer l'illusion absolue ; toute sa faiblesse c'est de voir des formes muables au lieu des essences pures. Et dans chaque monde, et dans chaque plan de chaque monde, l'apparence est une moyenne proportionnelle entre l'essence de l'objet, sa figure actuelle, l'essence pure du sujet percevant et ses facultés de perception plus ou moins saines.

C'est là la base de la science des signatures. Le tronc de ce bouleau ne nous apparaît aussi argenté, et ses feuilles si mobiles que comme l'expression terrestre d'une force universelle. Les étoiles rouges, vertes et jaunes que nous regardions tout à l'heure sont aussi des signes.

— Dès lors, le peuple a raison de voir dans les comètes des fauteurs de calamités ?

— Oui et non, répondit Andréas. Quand il va pleuvoir, les escargots sortent ; mais il ne pleut pas parce qu'ils sortent. Quand la comète devient visible, elle ne provoque pas la guerre ou l'épidémie, mais elle est la conséquence astronomique d'un acte de démiurge, d'un cliché, dont la guerre est une conséquence sociale terrestre.

J'avais nombre de questions à poser au sujet des comètes ;

mais il en fut ce matin-là ainsi qu'en beaucoup d'autres circonstances semblables. Très souvent la conversation déviait comme au gré d'Andréas ; cependant, il ne parlait jamais le premier et ne faisait jamais que répondre à mes demandes ; j'oubliais mes questions préparées ou bien une timidité indéfinissable m'empêchait de les poser. Je me consolais d'ailleurs en pensant que mon maître savait mieux que moi ce dont j'avais besoin et quelles notions me seraient profitables ou inutiles.

Toutefois, je demandai ce matin-là, autant que je me souviens, quelques renseignements sur le rôle et l'utilité des comètes.

— Quand un homme est malade, me répondit Andréas, et que les médicaments ne réussissent pas, on cherche une autre méthode d'ingestion des agents thérapeutiques que la voie stomacale : la peau, les poumons, le système sanguin ; le sérum, par exemple, qu'on lui injecte, suit dans l'organisme une autre trajectoire que d'ordinaire. La Comète est un tel régénérateur du système solaire ; elle en est aussi un tonique. Elle apporte dans notre zodiaque quelque chose d'inédit, et par conséquent d'énorme dynamisme, qui provient d'un autre zodiaque ; elle restaure telle fonction perturbée.

Pour elle-même, ses voyages sont des études ; elle donne bien quelque chose aux mondes qu'elle traverse, elle en reçoit aussi quelque chose. Et après son tour du monde, sa vitesse diminuant, et subissant ainsi les réactions des autres corps célestes, sa trajectoire change peu à peu, elle se ralentit, et devient enfin à son tour un centre de système. Tu as un processus semblable, dans l'embryologie, aux premières heures qui suivent la fécondation d'un ovule.

— Il me semble avoir lu quelque chose de semblable dans un *Djataka* hindou.

— Sans doute ; ce sont là choses bien simples. La comète a toutefois une troisième fonction, non plus dans l'ordre cinématique, mais dans l'ordre individuel.

— Comment cela ? Une comète n'est pas une personne comme vous ou moi ?

— Non, elle est le vêtement d'une personne, comme notre corps est le vêtement de notre individualité. Tous les corps célestes sont des vêtements ; et les êtres qu'ils habillent, que nous ne connaissons pas, ou que nous ne pouvons apercevoir qu'après de très pénibles travaux d'approche, remplissent chacun une fonction. Les comètes sont leurs prophètes, pour le bien et pour le mal, elles sont leurs artistes, elles leur distribuent la joie, l'espérance, l'enthousiasme, les nouvelles.

— Si vous disiez cela au public, on aurait vite prononcé le mot d'anthropomorphisme.

— Aussi, je me tais ; d'ailleurs l'anthropomorphisme est une inversion ; c'est l'homme qui est bâti et qui agit à l'image de la Nature, et non la Nature à l'image de l'homme ; mais il est tellement persuadé de son importance qu'il s'imagine indispensable à la marche des mondes ; que nous saurions de choses si nous étions humbles.

Nous étions arrivés vers les Monceaux ; et quelques minutes plus tard, nous faisions honneur à un déjeuner champêtre ; mais la conversation prit une autre tournure et il ne fut plus parlé des comètes ce jour-là.

SEDIR.

Qui tient l'Ecole, tient-il l'Avenir?

M. Georges d'Avenel étudie sous ce titre dans le *Figaro* du 3 juin dernier l'opportunité qu'il y aurait pour le parti catholique à éduquer religieusement la jeune génération. Il la juge peu pressante ; il démontre avec une précision qui ne manque pas de saveur, que J. C. fut le premier et le plus notoire des anti-cléricaux, et que sa doctrine a été obscurcie au long des siècles, autant par la volonté de l'Etat que par celle de l'Eglise ; toutefois, il ajoute quelques lignes plus bas, qu'aucun Pape ni aucun concile n'a jamais enseigné quoi que ce soit de contraire à l'Evangile ; ici, on pourrait poser un point d'interrogation. Il conclut que ce n'est pas le catéchisme qu'il faut apprendre aux enfants, et surtout aux hommes faits, mais qu'il faut leur prêcher aujourd'hui le christianisme comme les apôtres, il y a dix-neuf siècles ; c'est la personne du Christ qu'il faut montrer à nouveau, c'est le réformateur galiléen qu'il faut représenter à nos contemporains.

L'idée de M. d'Avenel est juste, si elle n'est pas originale ; mais ce ne sont pas les prêtres qui la réaliseront ; on ne peut faire aimer que ce qu'on aime soi-même ; et ce ne sont pas les chasseurs de dignités, de postes politiques ou de bénéfices qui pourront jamais faire croire qu'ils aiment le Christ.

Un Laboureur.

L'Occultisme Contemporain

Lettre ouverte à Monsieur le Directeur de « La Revue »

J'ai suivi avec l'intérêt le plus vif les promenades de Mme Marylie Markovitch à travers le monde de l'illuminisne contemporain ; son intuition de femme et sa sensibilité d'artiste l'ont admirablement tenue à égale distance d'un scepticisme de parti-pris et d'un enthousiasme sans critique ; et ces captivantes interviews m'ont suggéré les quelques réflexions que voici.

Beaucoup de ces modernes hiérophantes, quoique riches de précieuses intuitions, manquent de sens pratique ; la résurrection de cultes disparus, la revivification de dogmes pétrifiés, l'habillage en hébreu, en grec, en sanskrit ou en chinois de théories d'auto-déification, soit les illusions respectables de fils pieux, les candeurs touchantes d'érudits perdus dans le Rêve ; mais elles forment aussi, il faut le dire hautement, les obscures assises souterraines d'une religion future, cimentées de larmes, de sueurs et de sang. Ces pionniers, qui n'acceptent ni la science positive ni la foi ecclésiale, vieillissent sur des hiéroglyphes métaphysiques, des fantômes, des névroses ; heureux si, après vingt ou quarante ans d'études, ils s'aperçoivent que les symboles, les arcanes et les rites exhumés sont les voiles des axiomes du bon sens, de la raison saine ; et les simples sentent cela d'instinct parce que le cœur de l'homme est le tabernacle où brille cette éternelle Lumière dont les grands Arcanes des occultismes ne sont trop souvent que les ombres déformées.

L'homme moderne est mal équilibré ; la Nature enfante si rarement des chefs-d'œuvre. En nous brûlent des flammes consumantes, et les dieux de l'argent, de la gloire, de la science ou de l'art, tiraillent leurs pauvres dévots et les désorbitent. C'est pourquoi le médecin, par exemple, trouve tant de psychopathies chez les spiritualistes, chez les mystiques, dans la foule des croyants et dans les pseudo-conducteurs de cette foule.

L'expérimentateur de l'hyperphysique peut rester froid ; mais le sentimental, celui qui s'élance vers le Mystère avec tout son cœur, anxieux et douloureux, désirant toucher l'impalpable, et parler aux habitants des enfers et des paradis ; celui-là, en un mot, qui tient pour objectifs tous les phénomènes occultes, celui-là trouve mille occasions pour une de sombrer dans une hystérie quelconque, dans une manie, une aliénation mentale partielle, ou un orgueil aussi naïf qu'exorbitant.

Néanmoins, tous ces malades sont des pionniers. La Nature ne livre ses secrets que contre le sang de beaucoup de victimes :

ne méprisons pas, ni ne raillons ces explorateurs ; cherchons plutôt comment les maintenir en santé psychique, tout en satisfaisant les désirs sacrés d'Idéal et d'Absolu qui les enflamment.

Un coup d'œil sur l'histoire de la philosophie moderne montre la logique inconsciente du goût qui pousse aujourd'hui le public vers le Mystère. Les penseurs les plus applaudis, MM. Bergson et William James, ne le sont que pour avoir établi des moyennes proportionnelles entre le rationalisme et différents aspects du spiritualisme. La science reconnaît de bonne grâce ses bornes, fixées par la limite même de nos facultés de perception, naturelles ou artificielles. Les Eglises ne peuvent que se cantonner dans leurs dogmes ; les modernistes les attaquent, parce qu'ils ne les comprennent pas ; il est vrai que les théologiens ne savent pas non plus de quels trésors spirituels ils sont les gardiens : les articles de foi catholiques, entr'autres, expriment des vérités éternelles que ni les Pères de l'Eglise, ni les occultistes, ni les adeptes orientaux n'ont encore entrevues. Là aussi, on se bat pour des apparences.

Le public suit les maîtres qu'il a élus : s'étant jeté avec eux à l'extrême limite du matérialisme, il est logique qu'il coure à l'excès inverse du spiritualisme, c'est-à-dire à la superstition des devins, des pseudo-mages, des ratés de l'Initiation. Autrefois, on faisait deux compartiments dans sa psychologie : dans l'un on rangeait les choses de la science rationnelle et humaine, dans l'autre on rangeait les choses de la foi. Aujourd'hui, on supprime cette dernière case, et le vide qui en résulte, c'est avec le goût indestructible du merveilleux qu'on le remplit.

Ou bien, voulant ne faire qu'un de ces deux compartiments, on aboutit à des erreurs inévitables, comme celle qui, par exemple, proclame subjectifs tous les phénomènes métaphysiques, comme celle qui tient le dogme religieux pour un pur symbole métaphysico-biologique.

Ainsi, les écoles idéalistes actuelles sont toutes, plus ou moins, des idolâtries ; elles savent que des univers invisibles, impondérables, innombrables, existent ; mais, on veut les connaître de suite, converser avec leurs habitants, en contempler les paysages, en utiliser les forces. De cette hâte vient le succès du spiritisme, du somnambulisme et de la magie ; on croit le premier pontife venu ; on se prosterne devant le premier fakir rencontré ; on abandonne tout sens critique ; et on s'en étonne quand la malchance, la maladie ou le déséquilibre arrivent.

Est-ce que l'usage du chemin de fer, du télégraphe, de la chimie ne nécessite pas un certain développement mental ? Chaque notion n'implique-t-elle pas une responsabilité ? Chaque pouvoir n'amène-t-il pas un devoir ? Voilà pourquoi les grands initia-

teurs, et surtout le plus grand d'entre eux ont tellement insisté sur la culture morale ; c'est là l'utilité réelle des religions ; si nous ne nous refaisons pas une morale, la Nature nous balaiera de dessus cette terre, comme un animal se débarrasse des parasites qui le gênent. Nous ne savons pas même n'être pas nuisibles à nos voisins et à nos animaux ; pourquoi la Nature nous permettrait-elle d'exercer des déprédations et des tyrannies ailleurs encore que sur cette terre ?

Quoi faire ? Deux choses, à mon avis. Etudier le phénomène psychique avec les méthodes de la science expérimentale, comme pas mal de savants officiels, ou non, l'entreprennent depuis une dizaine d'années ; mais, tout en surveillant les médiums et les sujets, ne les traitez pas comme des mécaniques de laboratoire ; souvenez-vous qu'ils ont des nerfs, une sentimentalité, une psychologie, leurs susceptibilités, leurs vanités et leurs faiblesses.

En archéologie, si je puis donner à ce terme son sens primitif, rechercher les vieux documents, les traduire, les commenter, mais en s'efforçant de les situer chacun à leur place dans les cadres organiques du Savoir intégral ; et surtout se souvenir sans cesse, dans ces spéculations, que si l'intelligence humaine ne peut pas accueillir l'erreur absolue, elle ne peut pas davantage s'assimiler la vérité absolue. Comme les existences individuelles sont des moyennes entre l'Etre et le Néant, les systèmes mentaux sont des moyennes entre le Vrai et le Faux.

Ces deux remarques s'adressent aux spécialistes ; quant au public qui attend les résultats de ces recherches, il pourrait y collaborer dans une très large mesure ; chacun par son effort isolé, individuel, anonyme, en s'oubliant pour la collectivité, en créant de l'harmonie dans son petit cercle d'influence, aiderait à établir cette sorte de sérénité générale, cette atmosphère de beauté sociale, cette ambiance d'espoirs vibrants et de désirs généreux, au sein desquelles seules se font les trouvailles de génie et naissent les prométhées conquérants d'un nouvel Inconnu.

Un Laboureur.

LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS ET L'ÉGYPTE

On a d'autant plus longuement disserté sur l'origine et sur la nature des mystères d'Eleusis que l'on possède moins de documents précis au sujet des rites qui y étaient célébrés et des enseignements qui s'y donnaient. Les affiliés avaient pris l'engagement de n'en rien révéler et ils n'en parlaient guère, ou ils n'en

avouaient que les généralités déjà connues de la foule. Les apologistes chrétiens, retenus par une saine crainte des résultats fâcheux auxquels des indiscrétions trop flagrantes les auraient exposés, n'abordaient jamais franchement la démonstration des dogmes ou des opérations secrètes ; d'ailleurs, l'esprit de prosélytisme violent qui les agitait les portait souvent à ne voir que le côté ridicule ou indécent des cérémonies, et rendait leur témoignage suspect ou incomplet. Nous en sommes réduits, pour deviner ce qui se passait dans le sanctuaire, à ramasser çà et là chez eu, chez les historiens, chez les orateurs, chez les moralistes, chez les grammairiens et les rhéteurs, chez les poètes, les allusions toujours brèves, toujours obscures de parti pris, qu'ils se sont permises ; des inscriptions d'époques diverses confirment ces renseignements, les corrigent, les contredisent, y ajoutent parfois des détails précieux. Le tout a été classé, étiqueté, commenté par des générations de savants dont les systèmes, accomodés au goût et à la mode du moment, sont très ingénieux et très bien déduits, mais d'un esprit si subtil et d'une invention si raffinée qu'après les avoir étudiés, on se sent un peu moins instruit qu'auparavant : on les quitte, convaincu nettement que si les fêtes éleusiniennes étaient des mystères pour les anciens, elles sont, d'autre façon, des mystères non moins ineffables pour les modernes, et l'on se console de n'y rien entendre soi-même, en s'avouant que les gens du métier n'y entendent pas grand'chose.

Voici pourtant un mémoire où M. Foucart s'est décidé à publier le résultat des recherches qu'il a entreprises sur ce terrain hasardeux (1). M. Foucart a plus d'une raison de connaître Eleusis et de s'intéresser aux associations religieuses de la Grèce: son expérience lui a suggéré une solution du problème que, pour ma part, je tiens véritable partout dans le gros et presque partout dans le menu. Plusieurs hésiteront à l'admettre ou ne se rendront qu'à demi ; tous seront d'accord pour admirer la façon précise dont il a posé la question, expliqué les textes l'un par l'autre, et mené l'esprit du lecteur jusqu'à la conclusion finale sans jamais rencontrer une difficulté qu'il esquive ou un obstacle qu'il ne puisse surmonter. Ils sont rares, même en France où l'on prise si fort la clarté, les savants capables de conduire, pendant plus de quatre-vingts pages in-4°, une dissertation dont aucun point ne reste obscur par défaut de composition, et où la thèse principale est démontrée avec une progression de preuves si habilement

(1) P. Foucart, *Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis* (extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXV, 2e partie), 1895, in-4° de 84 p.

introduites au bon moment, qu'on passe de la méfiance du scepticisme à la conviction presque inconsciemment. M. Foucart indique au début que la Déméter d'Eleusis est une Egyptienne de naissance, une Isis qui s'hellénisa peu à peu. Il la suit dans son évolution, marque ce que fut son sacerdoce, les idées qu'il se forgea sur la vie future et le tour très particulier qu'il prêta à ses doctrines, ce qu'il offrit de séduisant aux âmes pieuses et par quels procédés variés il les rallia autour de lui. Rien n'est plus curieux que de voir cet helléniste de profession, que rien dans son éducation ne prédisposait à la recherche des origines orientales, se laisser gagner peu à peu par l'attrait des choses égyptiennes, leur accorder une attention que tant d'autres leur refusent parmi nos classiques, et se mettre enfin à les aimer, sans que ce sentiment nouveau lui fasse perdre un instant le sang-froid ordinaire de son esprit et le parfait équilibre de son jugement.

Les Grecs anciens, qui avaient assez bonne opinion d'eux-mêmes, et qui se persuadaient aisément de leur supériorité sur les barbares, c'est-à-dire sur tous les autres peuples, confessaient pourtant qu'ils devaient quelques-uns des éléments de leur civilisation aux grandes nations de l'Orient, en particulier aux Egyptiens. Les Grécisants de notre siècle, plus grecs en cela que les Grecs d'autrefois, repoussèrent pendant longtemps les traditions d'emprunts à l'Orient, et ils se suggérèrent d'excellentes raisons de croire que la Grèce avait produit et développé, sans secours étrangers, tous ses dieux, tout son art, tous ses dogmes religieux ou philosophiques. M. Foucart admet, au contraire, l'authenticité des légendes qui nous ont conservé le souvenir des migrations égyptiennes : dès le XVIe siècle avant notre ère, les officiers du Pharaon Thoutmôsis III et de ses successeurs se sont rendus directement des bouches du Nil ou de la côte syrienne aux îles de la mer Egée sur des bateaux phéniciens. La prétendue horreur des Egyptiens pour la mer ne les a pas empêchés de naviguer dès la Ve et la VIe dynastie ; à la XVIIIe, ils étaient une puissance maritime' autant qu'un peuple possesseur d'une étendue restreinte de côtes utilisables peut l'être, et leurs vaisseaux descendaient jusqu'aux régions productives de l'encens, dans les pays des Somalis, passé le détroit de Bab-el-Mandeb, où ils remontaient journellement en Syrie, à Chypre, en Asie Mineure.

Il n'y a jamais eu contre la tradition de rapports fréquents entre les cités de l'Hellade et celles de l'Egypte qu'un préjugé de philologue ou d'archéologue classique, étranger du tout aux études orientales ; ce préjugé s'efface aujourd'hui, mais les opinions qu'il a suscitées subsistent encore en partie, et plus d'un parmi les historiens répugne à penser que des exilés ou des marchands

aient pu venir des bouches du Nil en Argolide ou en Attique. M. Foucart le croit et il cite les faits qui sont de nature à le prouver. Il compare ensuite le personnage et le culte de la Déméter Eleusienne au personnage et au culte d'Isis, puis il fait ressortir les ressemblances que les deux déesses présentent non pas à la surface et par accident, mais au fond même de leur nature. La Grecque n'est pas le calque exact de l'Egyptienne ; adaptée au milieu occidental, elle y préserve pourtant les principaux caractères de son modèle africain. Sa religion rappelle aux fidèles le double bienfait qu'elle leur a rendu, l'invention de l'agriculture qui les a introduits dans la vie civilisée de ce monde, l'initiation aux mystères qui leur vaut le bonheur dans la vie posthume. Les plus anciennes de ses fêtes, qui existaient déjà au XIe siècle avant notre ère, célèbrent le moment où le blé verdit, où le chaume se forme où l'on bat le grain sur l'aire. On lui consacrait les prémices de la récolte et le plus saint de ses emblèmes, celui qu'on dévoilait aux affiliés en dernier lieu, était l'épi de blé mûr. Ceux qui se liaient à elle par des cérémonies et par des serments solennels, elle leur promettait au-delà un bonheur certain en récompense de leur dévotion. Il n'y a pas besoin d'être grand clerc en égyptologie pour reconnaître sous le vêtement grec d'Isis du Delta, la terre féconde, dame des moissons et du pain, qui concède à ses féaux le même sort qu'elle avait assuré à son mari Osiris, et, qui les dirige vers un paradis lumineux à travers les horreurs de la nuit d'outre-tombe.

Les révélations qu'on faisait de sa part aux néophytes ne contenaient aucun enseignement moral, ni aucun symbolisme philosophique. Elles comportaient trois éléments différents, une action, un drame que le sacerdoce jouait devant eux pendant les veillées de l'initiation, des objets qu'il leur montrait, des formules qu'il prononçait et qu'il leur enseignait. Le drame leur apprenait des faits ignorés du vulgaire ou mal sus de lui : le rapt de Coré par Hadès, la douleur de Déméter et ses tristes voyages à la recherche de sa fille, son union avec Céléus et la naissance d'Eubouleus, la façon dont Triptolème avait délivré sa demi-sœur Coré sur un char attelé de serpents. Dans une autre série de scènes, le hiérophante et la prêtresse de Déméter mimaient le mariage de Zeus et de Déméter, et ils présentaient aux spectateurs le résultat final, l'épi de blé mûr. Tout cela avait lieu dans l'enceinte sacrée et dans les salles du temple, sans mise en scène extraordinaire, sans machines, sans atifices compliqués : « Le silence de la nuit, les « alternatives d'ombre et de lumière, la voix majestueuse du hé- « raut sacré, les costumes imposants des hiérophantes et des mi- « nistres du culte, les chants du chœur, tantôt plaintifs, tantôt « triomphants, suffisaient pour exercer une action puissante sur

« les sens et sur l'imagination. Ce n'était pas non plus froidement « que le myste pénétrait dans l'enceinte sacrée, mais le cœur « échauffé par la préparation qui précédait l'initiation : les pro« messes et les demi-révélations du mystagogue chargé de l'ins« truire, la retraite dans l'Eleusinium d'Athènes, le jeûne, les pu« rifications et les sacrifices répétés, les chants et les danses de « la procession d'Athènes à Eleusis, les cris répétés de Iacchos, « l'arrivée dans la ville sainte à la lueur des flambeaux, et, par« dessus tout, l'attente impatiente et inquiète de ce qui allait lui « être dévoilé, s'unissait pour disposer son âme aux émotions les « plus fortes. Et lorsque enfin le hiérophante découvrait à ses « regards les effigies divines, sous une forme et avec des attributs « inconnus aux profanes, ne se sentait-il pas plus près des dieux « et comme admis à les contempler face à face ? » Cela ne suffisait pas cependant à lui inculquer la certitude qu'il réclamait d'un bonheur inaltérable dans la vie future. Il exigeait, de plus que la vue des dieux souffrant puis trônant dans leur gloire, une action solennelle où il remplissait un rôle avant d'arriver à la pleine possession de la vérité mystérieuse. Nous savons que son âme devait accomplir afin d'atteindre la félicité suprême. D'abord, affirme Plutarque, des courses au hasard, de pénibles détours, des marches inquiétantes et sans terme à travers les ténèbres : telle la route des enfers qu'il lui fallait parcourir afin de gagner le paradis. Au moment où il allait succomber à la fatigue et à l'épouvante, une lumière merveilleuse pointait à ses yeux, puis c'étaient des lieux purs et des prairies où retentissaient des voix et des danses, des oraisons sacrées, des apparitions divines. Là encore la révélation demeurait incomplète pour lui : elle lui marquait les obstacles à surmonter et le but final vers lequel ses efforts tendaient, mais elle ne lui indiquait pas le moyen de se tirer victorieux des épreuves.

Les paroles entendues au cours des rites le lui procuraient enfin : le hiérophante avait seul le droit de les prononcer et ce n'était pas la moindre gloire de son ministère, mais les auteurs anciens ne nous les ont pas conservées, et nous en serions réduits aux conjectures, si des documents émanant de la secte orphique ne nous en avaient restitué l'équivalent. Les Orphiques avaient l'habitude d'écrire à la pointe, sur des lames d'or qu'ils déposaient dans les tombeaux, des extraits du poème où ils avaient consigné la partie de leur exégèse qui était relative aux voyages de l'âme, *la Descente dans l'Hadès.*

(*A suivre*)

G. MASPERO (*Journal des Débats*).

Psychiatrie

Le docteur Pierre Janet publie dans la *Revue Philosophique* (avril, mai) sous le titre : *Une Felida artificielle* le cas extraordinaire d'une hystérique qui de 12 à 35 ans présenta des phénomènes invincibles d'anesthésies sensorielles, de contractures des membres et des viscères, d'amnésies, d'inappétence, de scrupules, d'oscillations du niveau mental et d'aboulie. Nous n'avons pas la place de résumer ces minutieuses et consciencieuses observations. Il apparaît que cette malade, sur l'état de laquelle l'hypratisme et les suggestions les plus énergiques n'avaient qu'une courte influence, devait, selon la psychologie ésotérique, n'avoir qu'un double électro-magnétique extrêmement faible, et un corps astral dépourvu de cohésion. Le magnétisme même ne l'aurait sans doute pas plus guérie que l'alimentation forcée n'augmentait son poids. Il eut fallu pour la soulager, toute une gymnastique du corps fluidique et une nourriture spéciale dont les cures de médecine naturelle sont les premiers essais. Beaucoup de causes peuvent produire un tel état morbide : la pratique de la sorcellerie, par exemple, dans une existence antérieure, une non correspondance entre l'âme et le corps, l'action occulte d'un envoûtement, une vie précédente vouée à l'ascétisme fanatique, des cruautés exercées autrefois par le sujet contre des innocents, etc.

NECROLOGIE

Ch. d'Orino

Le 23 Juin est décédée, à Paris, la comtesse Pillet-Will qui, sous le pseudonyme de *Ch. d'Orino,* publia sous la firme de notre ami Chacornac, différents livres et brochures de « communications médiumniques » et de propagande morale. Parmi ces livres, nous citerons l'ouvrage intitulé *Nos Invisibles.* Cette œuvre, incomparable manifestation de l'idéal spirite est un livre de foi profonde. Madame Pillet-Will ne s'était pas contentée d'unesimple, d'une modeste publication ; elle avait rêvé d'offrir aux communications des Grands Esprits un cadre digne de leur exceptionnelle valeur. Et son rêve fut réalisé. Car l'autel est dressé, paré de tous ses ornements, étincelant de toutes ses lumières, prêt à recevoir le Verbe presque divin de l'au-delà.

On se souvient que, immensément riche, elle avait osé aller faire des conférences morales et spiritualistes pour les ouvriers dans les quartiers les plus populaires de Paris. Elle avait fondé et dirigeait activement plusieurs institutions philanthropiques.

que le passé est long, cela ne veut pas dire que le passé même le soit, puisqu'il n'est plus; & ce qu'on appelle LA LONGUEUR du passé, n'est autre chose que l'étendue de ce que la mémoire conserve du passé.

«Quand j'ai dessin de réciter un Pseaume que je sçai par cœur, il est tout entier dans mon *attente*, jusqu'à ce que j'aye commencé de le prononcer; & alors ce que j'en prononce, & qui n'appartiendra plus qu'au passé lorsqu'il sera prononcé, entre dans ma *mémoire*, à mesure que je le prononce. Ainsi, cette action s'étend, partie dans ma mémoire, à l'égard de ce que j'ai déjà prononcé; & partie dans mon attente, à l'égard de ce qui me reste à prononcer. Cependant mon attention, qui est comme le passage, par où ce qui me reste à prononcer de ce Pseaume doit entrer de l'avenir dans le passé, demeure toujours présente; & à mesure que je continue de le prononcer, ce qu'il en restoit dans mon *attente* diminue, & ce qu'il y en avoit déjà dans *ma mémoire* augmente d'autant; jusqu'à ce qu'enfin toute mon attente se trouve épuisée, par l'écoulement entier de toute cette action dans ma mémoire. Or ce qui se passe à l'égard de tout le Pseaume, se passe à l'égard de chacune de ses parties; & à l'égard de toutes les syllabes dont chaque partie est composée; & à l'égard d'une action de plus grande étendue, dont il se peut faire que la prononciation de ce Pseaume soit elle-même partie; & à l'égard de toute la vie, dont chaque action particulière fait partie; & à l'égard de la durée de tous les siècles, dont la vie de chaque homme fait partie. »

PHANEG.

VISIONS

Je vois une ville superbe bâtie sur le flanc d'une haute colline qui descend jusqu'à la mer.

Elle est faite de riches maisons dont plusieurs sont de somptueuses demeures que surmontent des terrasses ornées de plantes et de fleurs : des parcs aux pelouses veloutées les entourent, des avenues que bordent des palmiers les sillonnent en tous sens.

La mer qui s'étale en face de la ville est aussi bleue que le ciel qui est pur, et tous les deux à l'horizon se confondent en la même couleur.

Les gens qui habitent cette ville sont, en grand nombre, vêtus ainsi que des Européens, avec beaucoup d'élégance, cependant une bonne part, habitant de vieux quartiers sont vêtus tout autrement.

Ils sont coiffés d'une calotte rouge et sont vêtus d'une tunique de couleur généralement claire et recouverte d'un autre vêtement généralement bleu.

Les Européens semblent ne vivre que pour se distraire et ne songent qu'à leurs plaisirs. Souvent ils vont faire des excursions à dos d'ânes que conduisent des âniers aux pieds nus : mais cela pendant une partie de l'année seulement, car je vois que pendant quelques mois, les maisons sont presque toutes closes et la ville déserte.

Un nuage sombre passe... et tout à coup, en un instant, tout est changé. La ville n'est plus qu'un amas de ruines et me semble déserte.

Cela est proche, mais je n'en distingue pas le temps.

Paris, le 3 juin 1910.

WILLIAMS.

*
* *

Monsieur,

Je vous adresse le récit d'un drame qui s'est déroulé ces temps-ci dans Paris, et dont l'histoire a été imagée en astral par de vivantes figures dont un sujet en sommeil a eu la vision.

Sur un mur qu'éclairait le soleil, était posé un gros oiseau noir, lorsque tout à coup, de derrière ce mur surgit un monstre également noir à face humaine grimaçante, qui frappa l'oiseau et le fit tomber derrière le mur, d'où il venait de surgir.

Le sujet, spectateur en astral, voulut quoique effrayé, se rendre compte de ce que l'oiseau était devenu ; s'approchant du mur, il regarda par dessus la crête et vit alors l'oiseau à terre ayant le corps presque séparé en deux et d'où le sang se répendait.

Du sang de l'oiseau montait une vapeur légère toute blanche ayant la forme d'un homme vêtu d'une tunique et coiffé d'un large turban ; et la forme vaporeuse monta vers le ciel.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mon fraternel dévouement.

WILLIAMS.

Réponse. — Nous n'avons pas à rechercher le sens matériel, physique, de cette vision, parce que les facultés spirituelles, les simples facultés hyperphysiques même ne doivent jamais servir à l'indiscrétion, à la pure curiosité, à la vengeance ou à l'attaque.

Un alchimiste verrait dans ce tableau un moment d'une phase de l'œuvre : celui où le Mercure est accablé par Saturne pour renaître sous une forme plus parfaite. C'est, dans la voie sèche, un coup de feu subit, qui détermine un dégagement de vapeurs dans la masse de la matière.

Au point de vue astral, objectif, l'oiseau représente un élémental aérien, un sylphe, détruit par un élémental terrestre, un gnôme, et qui devient par sa mort une faculté spirituelle humaine.

Au point de vue politique, cette vision indique un événement qui a dû se passer dans une société secrète hindoue.

Mais, nous nous en tiendrons-là : le champ du symbolisme est immense.

Un Laboureur.

Le Surhomme

Honorons celui dont la vie est une victoire perpétuelle ; celui qui, grâce à sa communion avec l'invisible et le réel, trouve son appui dans le travail et non dans la louange ; celui qui ne brille pas et préfère ne pas briller. Les yeux ouverts, il choisit la vertu qui offense le vertueux et la religion que les Eglises mettent un terme à leurs discordes pour brûler et exterminer ; car la vertu la plus haute est toujours contre la loi.

Le miracle vient à l'être miraculeux, non au calculateur. Le talent et le succès ne m'intéressent que modérément. La classe supérieure, celle qui touche notre imagination, les hommes dont les mains ne parviennent pas à embrasser leur objet, les êtres ravis, les perdus, les fous de l'idée, — ceux-là suggèrent ce qu'ils ne peuvent exécuter. Ils parlent à leur temps et on les entend de loin.

Rien n'est impossible à l'homme qui sait vouloir. Est-ce nécessaire, cela sera. Ce qui fait l'homme, c'est son attitude, non des exploits, mais des forces ; des forces qui se manifestent non en des jours fixes et des occasions publiques, mais à toute heure, et dans le repos comme dans l'activité, toujours formidables, et dont on ne peut disposer à sa guise.

R. W. Emerson (*La Conduite de la Vie*, A. Collin, éd.)

Interprétations Evangéliques

J. M. Pryse, qui imprima la *Doctrine Secrète* de Mme Blavatsky, vient de publier à New-York un in-8° de deux dollars, intitulé le *Message Magique de Saint-Jean, communément appelé l'Evangile de Jean,* dans lequel il donne, selon la doctrine néo-platonicienne des Proclus et des Ammonius Saccas, une traduction littérale du quatrième évangile. La chûte fut, selon lui, un mauvais usage des fonctions génésiques, amenant l'atrophie de certains centres cérébraux. La résurrection est la revivification de ceux-ci.

Il y donne en outre une interprétation de physiologie occulte : ainsi le Baptiste est le moi psychique précurseur du moi spirituel ; les noces de Cana sont une extase passagère ; les six vases de pierre dont six plexus remplis de force magnétique (eau), transmuée en force spirituelle (vin). Le fouet contre les vendeurs est une purification du système nerveux ; l'épisode de Nicodème est une dépolarisation magnétique ; Samaria est le cœur, la Galilée le cerveau. On trouvera des interprétations analogues dans les *Conférences sur l'Evangile* de Sédir, mais à peine indiquées en passsant.

BIBLIOGRAPHIE

J. Maveric. — *Essai synthétique sur la médecine astrologique et spagyrique.* — Paris. Vigot. 1910. 1 vol. in-8°. 5 francs.

M. J. Mavéric vient de publier sur la médecine hermétique un livre absolument remarquable ; on trouvait difficilement chez les anciens, çà et là, les notions si clairement et logiquement exposées dans son *Essai synthétique ;* on ne peut trouver rien d'approchant dans la littérature moderne. Ce n'est pas un plaidoyer en faveur de l'astrologie, ni un traité didactique de cette science : l'auteur s'en défend. La contribution qu'il apporte à l'étude de l'astrologie est considérable, cependant : un tiers de son livre traite des questions d'astrologie pure les plus difficiles et l'étudiant y trouvera de grands éclaircissements. Mais la partie toute nouvelle et très précieuse de son travail, indispensable au médecin, riche de renseignements pour l'occultiste, c'est l'application de l'astrologie à la détermination 1° des tempéraments; 2° des quantités élémentaires des végétaux, aliments et médicaments. Synthétisant et expliquant le rôle de la médecine allopathique qui doit diriger l'hygiène, le régime des gens en imminence de maladie — et nous le sommes toujours — qui doit appliquer intelligemment, et d'après des données précises, le *contraria contrariis* à la cure préventive des maladies — et le rôle de la médecine homœopathique, curative, appliquant *selon les mêmes principes* l'aphorisme *similia similibus* à la guérison des maladies aiguës lorsque, malgré tout, elles se sont pro-

duites, l'auteur fait vraiment œuvre de philosophie médicale et s'élève à une hauteur que nous ne sommes pas habitués à rencontrer dans les ouvrages de médecine non plus que dans les livres des occultistes. Ses tableaux, entièrement originaux, sont de véritables formulaires indispensables à tout praticien. Que M. Mavéric veuille bien accepter ici le témoignage de notre sincère estime pour ce beau livre qui est certainement le résumé de consciencieuses recherches et de sérieuses méditations.

Dr Marc Haven

*
* *

Dr Philalèthe. — *Commentaire sur le livre « L'Idée de Dieu », de feu Polydore de Paepe.* — 56 p., in-8. 0 fr. 50.

C'est la même thèse que celle du *Christ universel :* l'identité du Vedantisme, du Bouddhisme et du Christianisme ; thèse séduisante, mais qui n'est pas défendable si on a pu examiner les théories à d'autres points de vue qu'à celui de la raison pure.

*
* *

Dr Boller. — *Vigueur virile.* Trad. de l'anglais par *P. Nyssens.* — In-16 carré, fig. 120 p. 3 fr.

Ce livre, qui a paru aux Etats-Unis en 1903, est le meilleur traité de médecine naturelle que nous connaissions, en ce qui concerne les maladies des organes génitaux de l'homme ; nous le recommandons avec confiance aux intéressés.

*
* *

Jacob Bœhme. — *Clé ou explication de divers points.* — In-18 de luxe avec un tableau hors texte. 5 fr.

C'est une réimpression de la traduction de 1826 ; cet excellent ouvrage est le texte complet que M. Sédir a résumé dans sa *Vie de Bœhme* et dans les suppléments du *De Signatura Rerum*; on ne saurait trop encourager les rééditions des chefs-d'œuvres de la Mystique.

*
* *

Dr Vindevogel. — *Le Guide par l'éducation et la science vers le bien-être dans la paix.* Fort in-16, 0 fr. 75.

Ce véhément plaidoyer où se mêlent les théories de Fabre d'Olivet, de Saint-Yves d'Alveydre et de Mme Blavatsky, est adressé à l'archevêque de Malines ; il s'inaugure par un petit code de savoir-vivre, que suivent une hygiène et une diététique, défend la tolérance et se termine par un appel aux pontifes et aux rois pour le culte de la Fraternité.

*
* *

Renatus. — *Guérison radicale des imbéciles.* 0 fr. 20.

Ce titre sans ambage tient sa promesse ; mais, quel sera l'acheteur au nez duquel le commis-libraire ne sourira pas ?

P. C. JAGOT. — *Traité de magnétisme, d'hypnotisme et de suggestion.* 210 p. 0 fr. 25.

Petit traité de vulgarisation écrit avec un remarquable sens pratique ; malheureusement ces recettes de suggestion et d'influence personnelle constituent en somme des lâchetés à l'égard de nos adversaires, et les meilleures méthodes de développemnt d'orgueil.

* * *

PRINCESSE KARADJA. — *Les anciens thérapeutes.* in-18. 1 fr. 50. *La signification ésotérique des sept sacrements.* 3 fr.

Thèses d'occultisme purement rationnel et mental.

* * *

Dr DUZ. — *Traité pratique de médecine astrale.* in-18. 5 fr.

Excellent ouvrage, ouvrant des voies nouvelles ; très clair, très pondéré, compréhensible à tous : c'est le type de l'utilisation de la science antique par un savant moderne.

* * *

MAURICE LARGERIS. — *Le Jardin mystique*, poésies, in-18, 2 fr. 50.

Voilà déjà de longues années que M. Largeris s'impose la tâche de réduire en vers nobles les doctrines du panthéisme hindou et les maximes de la théosophie anglo-indienne ; il s'acquiert là un mérite rare, et personne n'est encore venu lui disputer la place qu'il s'est conquise. Bien que je ne voie dans Plotin, dans Spinoza et surtout dans Bergson, que des lumières déformées, je suis heureux de reconnaître avec quelle aisance, avec quelle exactitude, avec quelle simplicité M. Largeris a transcrit dans notre langue si peu métaphysique, les abstractions du Bouddhisme et du Védantisme.

REVUES

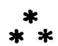
M. Carbonell y Vila donne une très intéressante étude sur les cinq polyèdres réguliers dans *Natura* de Montevideo (avril). L'*Echo du Merveilleux* consacre à la comète son numéro du 18 mai; le plus intéressant article pour nous est celui où M. Lowell redécouvre le fameux soleil noir des Hindous, que quelques-uns de nos amis ont aperçu depuis une vingtaine d'années. — M. Oswald Wirth, bien connu de nos lecteurs, fonde un nouvel organe : la *Lumière maçonique ;* (mensuel, 6 fr. par an), dans lequel trouveront place toutes les informations d'actualité relatives à la Maçonnerie universelle. Le *Messager* de Liège (15 mai) : bon article sur les Enfants prodiges et les vies successives. Un autre nouveau venu, l'*Idea Moderna*, de Milan, mensuel (35, Corso,

Buenos-Aires), éclectique et de pensée indépendante. Dans la *Paix Universelle* (15 mai) une intéressante controverse sur le catholicisme. M. Bailly continue sa très savante *Magie du Son* dans les *Libres Etudes* (19 mai). Le *Supplément du Figaro* du 28 mai : De M. Augustin Thierry : Fabre d'Olivet, occultiste et troubadour, d'une série intitulée les « Grandes Mystifications Littéraires » ; — *Hermès*, de Ferrare, très instructive. — *L'Initiation :* articles très suggestifs de Papus sur l'Astrologie. — Le *Lotus Bleu :* une des revues les plus riches en enseignements orientaux sur la psychologie et l'ontologie. — Les *Entretiens idealistes* (mai) Les lettres philosophiques sur l'Eglise et la pensée moderne, à méditer.

Reçu : *La France chrétienne*, la *Science occulte*, de Bruxelles, la *Rénovation morale* (178, bd de la Gare, Paris) ; la *Paix Universelle* ; le *Réveil Gnostique*, de Lyon ; *Méchroutièle*, le courageux journal de Chérif-Pacha ; la *Filosofia della Scienza* toujours intéressante ; la *Vie nouvelle*, de notre vieil ami Courier ; l'*O Mundo Occulto ;* l'*Ere nouvelle*, revue anarchiste, individualiste et agnostique, fort bien faite en son genre (Orléans, 29, r. de Recouvrance) ; *The Word*, de New-York ; *L'Etincelle* de l'abbé Julio ; la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, le *Journal du Magnétisme*, la *Vie mystérieuse*, *Nove Rozhledy*, de Prague ; le *Bulletin de la Société des Sciences psychiques* de Nancy, la *Revue théosophique belge*, la *Revue des Ambulants*, les *Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée.*

Nouvelles diverses

Le 26 mai, le Dr Papus a donné la dernière des conférences spiritualistes pour la saison ; elle fut consacrée par lui à l'Archéomètre de Saint-Yves, et à ses adaptations musicales ; très grand succès pour l'orateur et pour les excellents artistes qui l'aidèrent.



Le 24 Mai, à l'Académie des Sciences, M. Gentil, l'explorateur bien connu a fait communiquer une étude sur le Maroc et l'Atlas, en conclusion de laquelle il fait revivre l'ancienne légende d'un continent atlantique : Encore une satisfaction pour les continuateurs de Platon, de Bailly, de Fabre d'Olivet, d'Ignatius O'Donnelly, et de Le Plongeon.

AVIS. — M. Sédir, 6, rue Cardinet, prie ses correspondants de vouloir bien ajouter à leurs demandes un timbre pour la réponse et les prévient qu'il ne recevra désormais que sur rendez-vous.

Le Gérant : P. Chacornac.

Voilà donc un **Traité complet de Science Occulte** en 74 chapitres ; nous allons aborder maintenant les détails techniques avec les livres suivants.

Le **second livre** est spécialement consacré à la kabbale numérique et astrologique. Après avoir traité de la nature des nombres collectivement et individuellement, ainsi que de leurs rapports analogiques (chap. 1 à 21), l'auteur aborde l'astrologie proprement dite, après avoir parlé des correspondances de la musique avec l'astral (chap. 21 à 29). Le titre du chapitre 28 : *De l'observation des choses célestes nécessaires dans toute pratique de magie*, indique l'utilité de cet enseignement si négligé par les prétendus « mages » modernes. Les chapitres 30 à 54 entrent dans le détail des figures talismaniques et de leur caractère par rapport aux planètes, et le livre se termine par une étude sur l'âme humaine. Citons *in extenso* le titre du chapitre 60, le dernier du livre II :

Contenant que les imprécations des hommes impriment naturellement leurs forces sur les choses extérieures, et qui enseigne comment l'esprit de l'homme parvient, par chaque degré de dépendance, au monde intelligible et devient semblable aux esprits et aux intelligences plus sublimes.

Le **troisième livre** est presque exclusivement consacré à la pratique et à l'entraînement magiques.

Les préliminaires de l'entraînement comprennent 9 chapitres (1 à 9). A partir du chapitre 10, nous abordons l'ésotérisme de la kabbale, l'étude des séphiroths et du monde divin. Cette étude s'étend du chapitre 10 au chapitre 34, où l'on dit quelques mots des intelligences intermédiaires entre le divin et la nature d'une part (ordre anismatique) et entre l'humain et la nature d'autre part, « des dieux sujets à la mort », ce que nous appelons les élémentals. Tout cela nous mène au chapitre 37. A partir de là, nous revenons à l'étude de l'âme humaine considérée comme susceptible de servir de base aux réalisations magiques. Notons le chapitre 62, consacré à l'obtention des pouvoirs psychiques (prophéties, fureur, extases, oracles), etc., etc. L'entraînement de la volonté est décrit du chapitre 54 à la fin, théoriquement et pratiquement (netteté, chasteté, jeûne, solitude, pénitence, adoration, sacrifice, consécration, etc., etc.).

Il nous reste à parler maintenant du **quatrième livre**, considéré généralement comme apocryphe et qui traite de la pratique dans tous ses détails. Ce livre fut d'un grand secours à Eliphas Lévi qui l'a presque entièrement reproduit dans son rituel. Il traite des correspondances magiques, de la préparation du local de l'expérience, de la consécration et en particulier du livret magique, des conjonctions et des évocations, etc., etc.

Notre édition comprendra, en outre, une série de traités très intéressants de pratique comme ceux de **Pierre d'Aban, d'Arbatel, des lettres sur la magie,** etc.

Voici l'analyse rapide de ce merveilleux travail qui restera comme un des monuments les plus solides qui aient été élevé à la gloire des traditions ésotériques au XVIe siècle.

Imprimerie André MAYEUR, 4, rue de la Verrerie, PARIS.